

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN BI-MENSUEL

DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH



Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES. 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

NOTRE QUATRIÈME ANNÉE

Avec le présent numéro, commence la quatrième année du *Propagateur des bons livres*. C'est encore loin des *noces d'or* !... La plupart de nos lecteurs auront, d'ici là, passé à un monde meilleur, et nous-mêmes nous aurons rendu compte de nos comptes-rendus !... mais n'anticipons pas, et revenons au XIX^e siècle.

A l'occasion du quatrième anniversaire de notre petit journal, c'est pour nous un devoir et un besoin de venir remercier tous nos bienveillants abonnés de l'attention, de l'intérêt et de l'indulgence qu'ils lui ont porté depuis sa fondation.

Plusieurs messieurs du clergé canadien et surtout américain nous ont maintes fois écrit des choses très flatteuses à l'adresse du journal. Un des évêques les plus éminents a même daigné nous écrire, à la date du 7 courant, ces encourageantes paroles : "Je lis toujours avec grand plaisir votre *Propagateur des bons livres* que je crois très propre à produire beaucoup de bien." (Merci, Monseigneur.) De telles paroles sont pour nous comme la main prévenante de la mère entourant l'enfant qui risque ses premiers pas. Grâce à cette protection, nous sommes restés debout, bien que nous ayons peut-être parfois un peu chancelé, ce qui est bien permis quand tant d'autres sont tombés.

Nous espérons donc que l'indulgence de nos lecteurs jointe à la bonne volonté des éditeurs contribueront à faire du *Propagateur des bons livres* un petit journal utile, à défaut d'amusant. C'est le but vers lequel nous avons toujours tendu en donnant à chaque numéro autant de variété que possible : un sermon de circonstance, une histoire populaire et édifiante, des anecdotes choisies, des pensées de quelques saints ou d'illustres personnages, des recettes même. Enfin nous avons voulu être utiles. C'est à nos lecteurs à dire si nous nous sommes trompés, ou si nous les avons trompés.

Au début de notre quatrième année, nous tenons à dire à nos lecteurs que notre programme reste le même. Comme par le passé, nous essaierons à nourrir, à varier et à agrémenter, s'il nous est possible, la rédaction, avouons-le, passablement difficile d'un journal exclusivement bibliographique, et surtout qui s'adresse à la classe de lecteurs la plus intelligente et de beaucoup la plus instruite, mais heureusement aussi, à cause de cela même, la plus indulgente. Aussi, est-ce là, tout à la fois, notre piédestal et notre boussole. Ainsi appuyés et guidés, nous reprenons, d'un pas ferme, en nous signant d'un grand *Deus, in adiutorium*, notre marche vers les douze mois qui nous attendent.

Nos lecteurs ne nous taxeront pas de vantardise, nous l'espérons, si nous leur rappelons ici que *Le Propagateur des bons livres* n'est pas un journal de quatre sous, puisque l'abonnement est bel et bien de 30 sous (25 centins). Nous nous empressons d'ajouter que, notre journal n'étant pas une spéculation, nous accordons comme par le passé, une prime de 25 centins à tous ceux qui veulent bien nous payer l'abonnement du journal. Cette prime pourra être choisie parmi nos propres éditions, c'est-à-dire dans notre *Bibliothèque religieuse et nationale* que nous venons d'enrichir d'un charmant petit volume : *NOS GRAND-MÈRES*, par M. Napoléon Bourassa. (V. page 8 du présent numéro.)

MORT DE SŒUR JEANNE-FRANÇOISE

Née SABINE DE SÉGUR.

Tant que ma sœur n'eut à lutter que contre les souffrances du corps, elle soutint le combat avec une énergie et une persévérance pleines d'allégresse. Elle continua à suivre la règle dans tout ce qu'elle en pouvait pratiquer, à se lever dès le point du jour, après des nuits de fièvre et d'insomnie, pour assister à la messe, à se priver pendant ces nuits cruelles d'une goutte d'eau que sollicitaient ses lèvres brûlantes, afin de pouvoir communier le matin. Ses sœurs, témoins de ses insomnies et de ses souffrances, ne pouvaient comprendre qu'elle eût la force et l'héroïsme de ne pas boire. On peut dire qu'elle disputa sa vie à la maladie et à la mort jour par jour, heure par heure, non pas en soignant son corps et en multipliant les remèdes, mais en continuant à agir tant que l'action ne lui fut pas impossible. Même, quand l'angoisse de l'âme vint se joindre à celle du corps, quand le ciel parut se voiler à ses regards, quand son Jésus lui enleva l'une après l'autre toutes les douceurs de son amour, toutes les marques sensibles de sa présence et de sa sainte familiarité, elle persévéra énergiquement dans ses pieuses pratiques, elle ne diminua rien de ses prières ni de ses communions. Comme une digne épouse, elle demeura fidèle à son époux dans les tristesses de l'abandon apparent où il la laissait pour l'éprouver, aussi bien qu'aux jours

heureux des joies célestes et des ivresses spirituelles.

Elle n'avait jamais craint la mort ; tout en se plaisant sur la terre où la communion lui donnait déjà le ciel, elle savait que sa demeure n'était pas ici-bas, et, comme toutes les saintes âmes, elle tendait au port de l'éternelle béatitude dans l'éternel amour. Au temps où elle était chargée de l'instruction religieuse des enfants du pensionnat, elle insistait souvent dans ses leçons sur les grandes pensées de la brièveté de la vie, de la vanité des choses qui passent, de la réalité des saintes espérances, et l'on sentait que sa bouche parlait comme toujours de l'abondance du cœur. Le regret de la vie, la crainte de la mort furent donc pour elle de véritables épreuves en contradiction avec les pensées et les habitudes de son âme, et que Dieu lui envoya sans doute pour accroître le mérite de son sacrifice et la beauté de sa couronne au paradis. Cette âme si avide, si amoureuse de la souffrance, se sentit tout à coup rejetée, par un violent instinct, dans l'horreur de la souffrance, dans l'attachement à la terre, dans le désir ardent du soulagement et de la guérison. Sa volonté luttait contre cet instinct ; et si elle parut quelquefois fléchir, elle finissait toujours par se relever et par vaincre. Mais cette lutte, pleine de trouble et d'angoisse, triplait pour

elle les douleurs de la maladie. Avant d'arriver à la gloire de la résurrection, les privilégiés du Seigneur doivent passer, comme il l'a fait lui-même, par le jardin de Gethsémani et par le Calvaire.

Au début de ses épreuves, son premier sentiment fut celui d'un douloureux étonnement. Elle était tellement habituée aux douceurs du divin amour, qu'elle ne put croire d'abord à la réalité ou du moins à la prolongation d'un état contraire. "Ma fille, lui avait six ans auparavant dit son saint Directeur, alors qu'elle demandait des souffrances et des humiliations, ma fille, priez Dieu que vous ne soyez pas effrayée ni scandalisée des états où Jésus vous fera passer !" Elle put alors savourer l'amère vérité de ces paroles ! Elle fut en effet tentée de se scandaliser de la voie nouvelle où la conduisait son Bien-Aimé. Comme un voyageur qui a perdu son chemin, elle jetait autour d'elle des regards désolés ; elle s'écriait avec le Sauveur sur la croix : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné !" Puis, la confiance, l'amour reprenaient le dessus, et c'était à Dieu lui-même qu'elle allait demander des secours contre l'apparent abandon de Dieu.

Toujours simple, transparente et d'une absolue sincérité, elle laissait voir au dehors ses mouvements et ses luttes qui se passaient dans le fond de son âme. Elle exprimait naïvement à ceux d'entra nous qui la venaient visiter au parloir, son horreur instinctive et toute nouvelle de la mort. "J'ai terriblement peur de mourir, nous dit-elle plus d'une fois. Sainte-Thérèse demandait de souffrir ou de mourir ; eh bien, moi je demande de ne pas tant souffrir et de guérir !" "Je ne comprends plus rien à ce que mon bon Jésus fait en moi et pour moi, disait-elle aussi à ses compagnes ; en tout et partout il me mortifie, il m'ôte la lumière corporelle, la lumière spirituelle, il est insatiable ! On dirait qu'il a hâte de me faire mériter le paradis. Je ne suis cependant pas pressée de vous quitter : je me trouve bien ici-bas où je communie. Il est vrai que la vie m'est plus amère depuis que mon Jésus se fait un jeu de me tourmenter ; mais cela ne peut pas, cela ne doit pas durer. Il n'a jamais agi de la sorte avec moi, il ne faut pas qu'il change sa manière d'être. Car enfin, il sait bien que je me suis toujours née à son amour ; il ne peut tromper mon attente sans manquer à ses promesses."

C'est dans ces termes naïfs et touchants qu'elle exhalait sa peine et qu'elle adressait à son Bien-Aimé ses plaintes et ses prières.

D'autres fois, elle entrait au chœur, se prosternait devant le Saint Sacrement et se mettait en oraison. Mais sa faiblesse l'empêchant de prier, ou plutôt Dieu ne répondant pas comme naguère à ses ardeurs, elle se relevait et disait : "Mon Dieu, vous m'empêchez de vous prier, vous êtes cruel pour moi, vous vous dérobez à mon amour, eh bien, tant pis, je m'en vais !" Elle s'éloignait en effet, puis, ramenée par un invincible attrait, elle revenait, bon gré mal gré, se replonger dans l'élément divin.

Un jour, en sortant de la chapelle, elle écrivit de sa main à la supérieure le billet suivant qui a été conservé et qui prouve que le bon Sauveur ne tenait pas toujours rigueur à sa fidèle servante :

"Ma mère chérie, voyez combien Jésus est bon ! J'avais un peu de peine tout à l'heure en sentant que je ne serais pas en état de contribuer en rien à la fête, pas même de parler pour amuser un peu nos sœurs. Jésus m'a attirée au chœur devant le Saint Sacrement, et là, il m'a appris qu'il me retirait de tout, pour que tout mon temps et tout mon être ne fussent que pour lui seul, et parce qu'il voulait me dire ses secrets. Je ne sais plus ce qu'il m'a dit ensuite, mais j'ai compris et je pleurai malgré moi. Et puis j'ai eu besoin de vous le dire. Ma bonne mère, je vous aime encore plus quand Jésus est ainsi avec moi !"

Une des religieuses lui demandant un jour comment elle se trouvait, elle répondit en montrant sa poitrine : "Mon bon Jésus a mis là sa main et ne veut pas la retirer. Cela me fait peur, je n'aime pas la souffrance. Cependant, si mon Jésus a ce goût pour moi, il faudra bien que j'y passe ! Priez pour moi." C'est ainsi que toujours, après les luttes quelquefois terribles, peut-être même après les défaillances (car qui oserait affirmer qu'elle ne faillit jamais ?) elle finissait par la résignation, la douceur et l'amoureux abandon de son être à la volonté du Seigneur.

Sa confiance en Dieu survivait d'ailleurs à

toutes les épreuves. elle en laissait échapper sans cesse de naïfs témoignages. Quand elle commençait la série des longues et cruelles insomnies qui l'assailaient de ses nuits de véritables supplices, elle eut recours à son moyen habituel, à la prière. Un matin, elle dit joyeusement à la sœur qui la soignait : "Savez-vous ce que j'ai fait cette nuit ? Il était une heure, je n'avais pas encore dormi. J'ai dit à Notre-Seigneur : "Mon bon Jésus, j'en ai assez, je suis fatiguée. J'ai veillé jusqu'à présent avec vous et pour vous. Maintenant, il faut me laisser dormir." Cela m'a réussi. Je me suis endormie tranquillement jusqu'à quatre heures. Désormais, je ferai toujours ainsi." Et elle ajouta avec son inimitable naïveté : "Il fait tout de même tout ce que je veux, le bon Dieu !"

Ses mérites d'ailleurs ne faisaient que grandir au milieu de son délaissement. Son zèle pour la conversion des pécheurs, sa préoccupation des pauvres, sa tendre charité pour ses compagnes, remplissaient toujours son âme et sa vie, et tandis que les ténèbres qui lui voilaient le ciel la faisaient douter par moments de son salut et de son amour, ses sœurs admiraient en elle, malgré ses défaillances momentanées, un accroissement de vertu et de grâce, résultant de ses épreuves mêmes. Quant elle pouvait se traîner aux assemblées de la communauté, on la regardait, on l'écoutait avec un tendre respect. Elle ne pouvait parler sans fatigue, mais elle disait aux autres : "Parlez-moi du bon Dieu, parlez-moi des saints : cela nourrit et instruit tout le monde." Si on lui demandait de prononcer à son tour quelque parole d'édification, elle répondait le plus souvent : "Je n'ai rien à dire, je ne sais rien." On voyait qu'elle s'effaçait et s'humiliait de plus en plus.

Un jour, cependant, dans une affaire importante qui préoccupait la communauté, il lui arriva de donner son avis un peu vivement. Avant la fin de l'assemblée, elle s'accusa tout haut de cette vivacité, demanda pardon à ses sœurs du scandale qu'elle croyait leur avoir donné, et les supplia de vouloir bien prier pour elle qui était si misérable et si pleine de vanité. Rien ne peut rendre, disaient plus tard les religieuses, la simplicité touchante et profonde avec laquelle elle fit cet acte d'humilité, ni l'impression de sainteté qu'il laissa dans tous les cœurs.

Dès le mois de mars, elle ne conserva plus guère d'espoir de guérison et s'entretint souvent avec ses sœurs de sa fin prochaine. Vis-à-vis de sa famille, elle feignait d'espérer, mais c'était seulement pour la rassurer. Nous faisons de même devant elle, et par un même sentiment nous nous cachions mutuellement nos inquiétudes et nos tristesses croissantes. D'jà, plusieurs mois auparavant, quand le cher et pieux directeur de son âme était venu lui dire adieu en partant pour Rome, où il devait passer l'hiver, elle lui avait dit : "Ah ! mon père, je vous en prie, donnez-moi tout le temps qu'il vous plaira, car c'est fini, vous ne me reverrez plus."

Vers le commencement du printemps, elle dit à sa voisine de cellule d'un ton sérieux, presque solennel, qui contrastait avec son enjouement habituel : "Ma chère amie, notre mère et vous, vous voulez me faire faire de nouveaux vêtements ; je vous déclare que vous avez tort, je n'aurai pas le temps de m'en servir. A la Toussaint, je ne serai plus avec vous, je serai avec mon bon Dieu ! — Voyez-vous, disait-elle encore, on m'assure que l'on vit avec un poumon, mais je m'en irai bientôt, j'en suis sûre, c'est ma dernière saison à passer avec vous." Puis, reprenant son accent de gaieté : "Le bon Dieu va me prendre, parce qu'il me trouve assez bonne ; mais vous, c'est autre chose, il ne veut pas encore de vous !" "Je veux bien mourir, répondit-elle un jour à une sœur qui envoyait son bonheur d'aller au paradis, mais j'aimerais mieux vivre pour apprendre à aimer le bon Dieu davantage....."

Un autre jour, comme elle souffrait beaucoup, elle vint trouver cette même sœur et lui dit : "C'est fini, le bon Dieu me l'a révélé, je vais mourir !" Et voyant la tristesse se peindre sur le visage de sa compagne, elle reprit : "Vraiment, vous aurez de la peine si je meurs ? pauvre fille ! Eh bien ! je ne vous en parlerai plus."

La veille de l'Assomption, tout en aidant de son mieux une des religieuses à préparer des fleurs et des ornements pour la fête du lendemain, elle disait : "A chacune des fêtes que nous célé-